

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(25 août - 7 septembre\)](#)[Item](#)[31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

## 31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot

**Auteurs : Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

### Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Interculturalisme](#), [Musique](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothee\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (25 août - 7 septembre)**

*Ce document est une réponse à :*

[27. Val-Richer, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

---

**Collection 1837 (25 août - 7 septembre)**

[31. Val Richer, Jeudi 31 août 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#) est une réponse à ce document

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-08-28

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Il me faut une lettre [?] quand je n'y ferais qu'y placer le numéro.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

## Information générales

LangueFrançais

Cote

- 117-118, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/426-432

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

31. Paris, Lundi 28 août 1837 2 heures

Il me faut une lettre commencée, quand je ne ferais qu'y placer le numéro. C'est donc pour cela tout seul que vous me renvoyez à ma table. Mais Monsieur, je suis bien lasse. J'ai beaucoup écrit. J'ai trop de correspondances, elles m'ennuient, & je ne sais comment les secouer. J'ai marché malgré la pluie, car il pleut, mais ce temps me convient mieux que la chaleur. J'ai même eu froid cette nuit. J'ai repris mon couvre-pied. Comment êtes-vous ? Cette irritation à la gorge vous a-t-elle enfin quitté ? Je veux savoir cela. Je veux tout savoir. Je vous en donne bien l'exemple cette heure-ci et les suivantes me sont bien dures à supporter. Je ne puis fixer mon attention sur rien, pas même sur les livres que vous m'avez laissés. Je les prends, je les quitte. Je me couche sur mon canapé. Je m'y assieds, je change de place. Je me promène dans le salon. Je ne regarde plus dans les glaces. M'y voir seule, c'est si triste ! Monsieur, que les heures sont longues. Je relis deux lettres. Elles me font tant de bien. Mon âme en est si doucement caressée. Que de vœux elles m'arrachent. Que de prières j'adresse au Ciel, que de promesses, je me fais à moi-même ! Il me semble qu'à nous deux rien n'est impossible. Que nous pouvons défier les hommes. Ah ! Qu'on ne vienne par troubler mon bonheur car j'oublierais tout, plutôt que de m'en séparer. Monsieur, voilà une parole bien coupable, & cependant, je sens que le fond de mon cœur ne l'est pas. Jamais au contraire, il n'a été rempli par de plus doux, par de plus nobles sentiments, par des sentiments plus religieux. Ah, que vous m'avez fait de bien !

Mardi 9 heures. Le N°27 est là. On me l'a remis lorsque je rentrais de ma première promenade. Je l'ai portée dans mon cabinet, & là sur mon canapé je l'ai ouvert. C'est charmant des lettres, vos lettres, mais il y a quel que chose de mieux que cela ! J'ai fait hier une promenade accoutumée, mais il n'y a pas eu moyen de marcher, il a plus à verse tout le jour, il pleut fort à matin, mais j'ai perdu patience, et j'ai marché un peu dans l'eau comme s'il faisait sec. J'ai hâte de vous dire que j'ai changé de chaussures parce que vous iriez peut être vous mettre en tête que j'ai pris froid. Monsieur, c'est incroyable toutes les pauvretés que je vous dis et tout ce que je vous prête d'inquiétude pour la santé. Cela ressemble singulièrement à la table de thé. Vous le voulez bien n'est-ce pas ?

J'ai commencé ma soirée hier avec quelques ennuyeux, les Stackelberg et autres, je l'ai mieux fini, avec le duc de Noailles qui est venu passer deux jours à Paris pour moi. Nous avons eu des plaisir à nous revoir ; nous avons très vite bavardé & je l'ai renvoyé à 11 heures.

Le mérite que je lui trouve c'est d'être de très bonne compagnie ; de savoir un peu tout, & de prendre intérêt à tout ce qui a occupé ma vie extérieure, ainsi d'être curieux des personnes qu'il n'a jamais vues dès qu'elles ont de l'importance. Ce qui me frappe en général dans les Français c'est leur parfait dédain pour tout ce qui n'est pas France et Français. Ils se regardent comme seules dignes d'occuper la scène, les Piscatory sont fort nombreux. Il me paraît que les français méprisent parfaitement tous les autres peuples en masse et en détails. Ils font exception pour les Anglais, & ceux-là ils les détestent parce qu'ils leur portent envie. Ils cachent cela sous une même forme de silence ou d'indifférence pour tout sujet étranger.

Dès le commencement, de mon arrivée ici vous êtes le seul qui m'ayez adressé quelques questions sur l'Angleterre. Depuis, et avant même notre mois de juin chaque fois que nous causons ensemble. Vous me meniez sur terre étrangère, vous interrogiez même la petite Princesse. Tout cela je l'ai bien remarqué. La vraie supériorité n'est pas méprisante. Monsieur j'aurais bien de belles choses à vous dire la dessus, ainsi qu'une observation toute récente que j'ai faite ici sur quelqu'un mais je vous parle là de choses qui sortent de mon sujet, de mon sujet musique. J'y ai presque du remord.

Je viens de recevoir un billet dans lequel il y a cette phrase. " Vous êtes seule je crois, c'est-à-dire que l'objet de vos respects s'est éloigné." Je n'ajoute ni ne retranche pas un trait de plume. Je n'ai pas de lettre de mon mari. Les N° précédents le dernier ne m'arrivent même pas. Au fond cela me repose. En fait de lettres je ne veux que les vôtres, je ne veux lire que cela, penser qu'à cela. Mon médecin me trouve mieux je veux bien le croire, mais il n'y paraît pas.

Adieu monsieur vous voilà au bord de la mer, ou du moins vous allez y être ? J'achève cette lettre à midi. Encore cinq jours, cinq grands jours c'est-à-dire que dimanche à cette heure-ci ; mon cœur battra déjà bien fort. Adieu, adieu Dearest.

## Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot , 1837-08-28.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/02/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/928>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur117-118

Date précise de la lettreLundi 28 août 1837

Heure2 heures

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024



31.

Paris leudi 28 aout 1837. 117

2 heures.

il me faut une lettre concurremment, quand  
je me ferois j'y place le meilleur.  
L'abonnement pour cela tout seul que vous  
me renvoyez à ma table. mais  
Mon Dieu j'ai bien tâché. j'ai  
beaucoup écrits. j'ai trop de corres-  
pondances, elles m'occupent, et je  
me suis occupé des nouvelles.

j'ai essayé malgré la pluie, car  
il pleut, mais ce n'est pas un moment  
meilleur que la chaleur. j'ai mieux  
supporté cette nuit. j'ai reposé mon  
cœur plus.

concernant les vus. Cette invitation  
à la messe vous a t-elle été faite?  
je vous saurois cela. je n'en sais rien  
surtout. je vous en dirai bien l'expérience.  
cette lettre est elle vivante un  
tout bien pour à supporter. je ne

je ne fixe mon attention sur rien,  
par aucun motif, le moins que vous m'avez  
laissé. je les prends, je les quitte,  
je me couche sur mon canapé. je  
m'y assieds. je change de place - je  
me promène dans le salon - je ne  
regarde plus dans les yeux. m'y  
vous n'êtes, c'est si triste! Mon Dieu  
que les heures sont longues!

je relis dans lettres. elles me font tout  
de bien. mon âme se redresse doucement  
car j'ai. que de vous elles m'avaient  
que de prières j'adresse au ciel, que  
de promesses je me fais à moi-même!  
il me semble qu'à votre départ rien  
m'est impossible. que mon bonheur  
diffère de bonheur. ah! si on me  
rien par troubles mon bonheur, car  
j'oublierais tout, plutôt que de m'en  
séparer. Mon Dieu, voilà un

pasale bien compable, & cependant  
je n'en puis faire de mon fauve en  
l'air par. jamais au contraire  
il n'a été rempli par de plus d'oups  
pas de plus nobles vertueuses, pas  
de vertueuses plus religieuses. ah,  
qu'est-ce que c'est fait de bien!  
Mardi 9. Juin.

Le 11. 27. ut la. on me l'a dit  
lorsque je venais de mes provinces  
provinciales. je l'ai porté dans mon  
cabinet, et là me mon caquet je  
l'ai ouvert. et bien entendu des  
lettres, vos lettres, mais il y a peu  
que chose de mieux que cela!

je ai fait bien mes provinciales  
continues mais il n'y a pas de  
caquet de mailler. il a plu à  
verser tout le jour, il pleut fort en

matin, mais j'ai perdu patience,  
 et j'ai marché, un peu dans l'eau  
 comme si il faisait sec. j'ai hâte  
 de vous dire que j'ai changé de chambre  
 parce que vos deux pentes vous  
 m'ont été utiles que j'ai peris tout.

Monsieur, c'est incroyable toutes les  
 pauvretés que je vous dis et tout ce  
 que je vous prête d'ignorance pour  
 ma santé. cela ne peut être que  
 : lui-même à la table de Dieu. Vous  
 le voulez bien, n'est-ce pas ?

j'ai commencé ma soirée hier avec  
 quelques amusements, la Stachelberg  
 et autres, je l'ai un peu fini, avec  
 le duc de Noailles, qui est venu passer  
 deux jours à Paris pour moi. nous  
 avons eu de plaisir à nous revoir,  
 nous avons très vite bavardé et  
 l'ai revu à 11 heures. la soirée



est.

quasi lui-même i' est d' être des  
 bonum fortunatum, de savoir un  
 peu tout, & de prendre intérêt à  
 tout ce qui a occupé une vie extérieure  
 ainsi, d' être assés de personnes  
 qu'il n'a jamais vues & qu'il  
 oublie d'importance. après une  
 page de réflexion de la France  
 & elle se portait de la France pour tout à  
 qui n'est pas France & Français: ils  
 se regardent comme eux d'un  
 d'accuser la sienne: les Sincères font  
 fort nombreux. il ne paraît que  
 les Français ne s'occupent pas d'autre  
 tout le monde peuple en masse et  
 en détail. ils font exception pour  
 les Anglais, & ceux là ils les détestent  
 parce qu'ils leur portent envie. ils  
 cachent cela sous une même forme  
 de vilains ou d'indifférents.

reçoit toujours. Si le forçage  
de mon arrivée ici vous est le seul  
qui m'ayant adressé quelques questions  
sur l'agriculture. depuis, et avant  
certaines notes vous de plus, chaque  
fois que vous en avez, ensemble  
vous me recevez sans cesse et toujours,  
vous m'interrogez sur la petite  
principale. tout cela je l'ai bien  
remarqué. la vraie supériorité, n'est  
pas méprisable. Maintenant j'ai  
bien de belles choses à vous dire la  
dessus, ainsi je vous abrégerai tout  
vivement, que j'ai fait en quelques  
mois, si vous parlez de choses qui  
sortent de mon sujet, de mon sujet  
accusé. j'y ai presque du monde.  
je vous en reviens un billet double  
quel il y a cette phrase. "vous êtes

reçoit  
de M  
si ap  
l'act  
j'  
les  
vous  
Vep  
quel  
ula  
un  
je re  
para  
D  
bord  
alle  
à u  
franc  
à u

quelque je crois, c'est à dire que l'objet  
de vos respects - s'est drogué." je  
n'ai point ni eu recours par un  
trait de plume.

je n'ai pas de lettres de mon mari.  
les N<sup>os</sup> précédents le dernier au moins  
vont bien par. au fond cela me  
repose. un fait de lettres je ne veux  
plus l'écrire, je ne veux les lire  
cela, je n'en puis à cela.

mon médecin m'a donné un  
je ne veux bien le croire, mais il n'y  
paraît pas.

Odorin ne venant, mon vint au  
bord de la mer. on en a vu un  
aller y être - j'ai écrit cette lettre  
à midi. encore cinq jours, cinq  
grand jours. cela à dire qu'on a  
à cette heure-ci, un peu de  
batterie

déjà bien fort. adieu adieu dearest.

J

quel  
bon  
jeun  
tout  
si  
qu'il  
ou  
frapp  
c'est  
qui  
se  
d'acc  
fort  
le  
tout  
en de  
le  
par  
c'est  
de